L'EXASPÉRATION DU POUVOIR DANS *2084. LA FIN DU MONDE* (2015) DE BOUALEM SANSAL

ALAIN VUILLEMIN[1]

Université « Paris-Est », LIS (EA 4395)
UPEC – F 94110 Créteil, France

Résumé

2084. La fin du monde est un récit d'anticipation politique de Boualem Sansal publié en français, en France, en 2015. Ce roman est très sombre. C'est une dystopie, une fiction romancée qui décrit une « cacotopie », l'un des pires mondes imaginaires qui puisse advenir. L'action est projetée dans un futur lointain, après 2084, « une date fondatrice […] même si nul ne savait à quoi elle correspondait », commente le narrateur. La « fin du monde » a eu lieu. Une Grande Guerre sainte, « appelée le Char », a anéanti les anciens pays du Nord, les États-Unis et l'Europe. Les pays du Sud ne forment plus qu'une seule entité, l'Abistan, le pays d'Abi, son prophète et son fondateur. C'est une dictature théocratique poussée à l'extrême. En ce « pays des croyants », toute liberté a disparu. Une soumission totale à un dieu unique, appelé Yölah, est exigée de chacun. Un jour, un citoyen ordinaire, Ati, devient brusquement conscient de l'état de « cécité » où il se trouvait. Sa lucidité s'est éveillée. Il cherche à comprendre comment fonctionne « l'ordre sublime » de cette théocratie très autoritaire, fondée sur l'exaspération d'un pouvoir pur, déifié, et construite sur un mensonge originel, sur une imposture radicale.

Mots-clés: *Francophonie; roman; pouvoir; totalitarisme; théocratie.*

---

[1] **Alain Vuillemin**, professeur émérite de littérature comparée, est un spécialiste de l'étude des idées et des mythes politiques à travers les littératures européennes des XX°-XXI° siècles. Il a enseigné en Littérature générale et comparée auprès des universités de La Sorbonne-Paris 3, Paris Sorbonne-Paris 4, de Limoges et d'Artois. Il est actuellement membre associé du laboratoire « Lettres, Idées, Savoirs » de l'Université « Paris-Est ». Il est aussi l'auteur de: *Le dictateur ou le dieu truqué dans la littérature française et anglais* (1989), traduit en roumain, en hongrois, en bulgare et en portugais, et, en collaboration, de: *La Littérature contre la dictature dans et hors de Roumanie* (1999), *L'Oublié et l'Interdit. Littérature, résistance, dissidence et résilience en Europe Centrale et Orientale – 1947-1989* (2008), *Identité et révolte dans l'art, la littérature, le droit et l'histoire en Europe Centrale et Orientale entre 1947 et 1989* (2008). Ses derniers ouvrages parus sont : *Les écrivains contre les dictatures*, en 2015, et aussi, en collaboration avec Papa Samba Diop et d'autres auteurs, *Les littératures de langue française*, en 2015; e-mail: alain.vuillemin@dbmail.com.

BDD-A28518 © 2018 Editura Universităţii din Bucureşti
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:53:52 UTC)

THE EXASPERATION OF POWER IN BOUALEM SANSAL'S *2084. THE END OF THE WORLD* (2015)

Abstract

Boualem Sansal's *2084. The end of the world* is a political anticipation published in France, in French, in 2015. This novel is very dark. It is a dystopia, a fictional fiction that describes a "cacotopia", one of the worst imaginary worlds that can occur. The action is projected in the distant future, after 2084, "a founding date [...] even if no one knew what it was", the narrator comments. The "end of the world" has taken place. A Great Holy War, "called the Char", has wiped out the old countries of the North, the United States and Europe. The southern countries are no longer a single entity, Abistan, the country of Abi, its prophet and its founder. It is a theocratic dictatorship pushed to the extreme. In this "country of believers", any form of freedom has disappeared. Total submission to a single god, called Yölah, is required from everyone. One day, an ordinary citizen, Ati, suddenly becomes aware of the state of "blindness" where he was. His lucidity is awaken. He seeks to understand how the "sublime order" of this highly authoritarian theocracy operates, based on the exasperation of a pure, deified power, and built on an original lie, on a radical fraud.

Keywords: *francophonie*; *novel*; *power*; *totalitarianism*; *theocracy*.

2084. La fin du monde de Boualem Sansal est un récit d'anticipation politique qui a été publié en France, à Paris, en 2015, aux éditions Gallimard. Ce roman est très sombre. C'est une dystopie, une anti-utopie, une fiction romancée qui décrit une « cacotopie », l'un des pires mondes imaginaires qui puisse advenir. L'action est projetée « dans un futur lointain » (Sansal 2015: 11), à une époque indéterminée mais après 2084, « une date fondatrice […] même si nul ne savait à quoi elle correspondait » (Sansal 2015: 23), commente le narrateur. La « fin du monde » a eu lieu. Une Grande Guerre sainte, « appelée le Char » [2] (Sansal 2015: 20), a anéanti les anciens pays du Nord, les États-Unis et l'Europe, dont le seul « qui avait résisté [l'Angleterre] parce que gouverné par un dictateur fou nommé Big Brother, qui avait balancé dans la bataille tout son arsenal nucléaire » (Sansal 2015: 241), dans le roman de George Orwell, *1984*. Les pays du Sud ne forment plus qu'une seule entité, l'Abistan, le pays d'Abi, son prophète et son fondateur. C'est une dictature théocratique absolue. En ce « pays des croyants » (Sansal 2015: 21), toute liberté a disparu. Une soumission totale à un dieu unique, appelé Yölah, est exigée de chacun. Un jour, un citoyen insignifiant, Ati, devient brusquement conscient de l'état de « cécité » (Sansal 2015: 51) où il se trouvait. Sa lucidité s'est éveillée. Il cherche à comprendre dans le trouble et la terreur comment fonctionne « l'ordre sublime » (Sansal 2015: 41) de ce système politique singulier. L'auteur prend soin toutefois de disperser ce dont il prend conscience sous la forme de remarques et

[2] « Char » : le « Mal » en arabe tunisien.

BDD-A28518 © 2018 Editura Universităţii din Bucureşti
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:53:52 UTC)

de réflexions en apparence incidentes, accessoires, en première approche, très éclatées et dispersées tout au long du récit. Dès lors, seule une lecture très attentive du texte de ce livre, minutieusement attachée à sa lettre, peut permettre d'entrevoir les intentions de l'écrivain et de comprendre comment fonctionne selon lui cette théocratie très autoritaire, fondée sur l'exaspération d'un pouvoir pur, déifié, construit sur un mensonge originel, sur une imposture radicale.

1. Un pouvoir déifié

En Abistan, le pouvoir est déifié. Il est divinisé. Ce pays est une théocratie. Le gouvernement y est exercé au nom de Yölah, son dieu, par l'intermédiaire de tous ceux qui sont investis d'une autorité religieuse, à commencer par son fondateur supposé, Abi, « élu par Dieu pour […] gouverner le peuple des croyants » (Sansal 2015: 22) et par une confrérie, dénommée « la Juste Fraternité » (Sansal 2015: 21), un groupe de hauts dignitaires religieux choisis pour l'assister. Ce pouvoir est omniprésent. Il est représenté dans le roman par une effigie, un portrait d'Abi, partout affiché, conçu pour persuader les passants qu'il était lui, Abi, devenu « immortel par la grâce de Dieu » (Sansal 2015: 30), comme en semblent convaincus tous les partisans de cette dictature.

Une effigie symbolique, grandiose, condense cette conception du pouvoir. C'est un « portrait géant […] placardé sur tous les murs d'un bout à l'autre du pays » (Sansal 2015: 29-30). Il est reproduit, « richement illuminé » (Sansal 2015: 31), sur les façades des grandes administrations et il est diffusé aussi, sous forme d'affiches, en « des centaines de millions d'exemplaires » (*ibid.*). C'est une manière de suggérer l'ubiquité de la présence de cette figure d'Abi, « le Délégué de Yölah, le père des croyants, le chef suprême du monde » (Sansal 2015: 30). Ce portrait est cependant paradoxal. Il n'en est pas vraiment un. Il est en noir et blanc. Il est très stylisé. Il se réduit en fait « à un jeu d'ombres, une sorte de visage en négatif, avec au centre un œil magique pointu comme un diamant » (*ibid.*). Cet œil est placé au milieu du front. Il se retrouve aussi sur « la Kiiba, une majestueuse pyramide haute de cent vingt *siccas* au moins sur une base de dix hectares, bardée de granit vert étincelant strié de rouge, tout hiératique, avec sur les quatre versants de son pyramidion l'œil d'Abi […] fouillant continûment le monde de ses rayons télépathiques » (Sansal 2015: 134), explique Boualem Sansal. Ce monument, la Kiiba est dans le récit, au cœur de l'Abigouv, le siège de la Juste Fraternité, la congrégation religieuse qui aide Abi à gouverner l'Abistan. Le nom, la « Kiiba », reprend en le déformant celui de la *Kaaba* (Sansal 2015: 180), le « Cube », le principal lieu de culte du monde musulman à La Mecque, en Arabie Saoudite. L'image, avec l'œil d'Abi au sommet de ce monument pyramidal, renvoie par contre à « l'Œil de la

BDD-A28518 © 2018 Editura Universităţii din Bucureşti
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:53:52 UTC)

Providence »[3], flottant aussi sur une pyramide inachevée, qui figure au revers du grand sceau des États-Unis d'Amérique, tel qu'il a été dessiné en 1782 par William Barton, son concepteur, et tel qu'il est reproduit depuis 1935 au verso des billets de un dollar américain. C'est un symbole franc-maçon, chrétien et occidental. La signification du portrait change complètement. Il est certes la « marque d'un destin prophétique » (Sansal 2015: 31), celui d'Abi. Il est le signe de l'érection d'un gouvernement mondial, celui de l'Abistan. Il est aussi, dans le monde oriental la manifestation d'un « mauvais œil » qui exprimerait un phénomène de prise de possession de l'âme de quelqu'un, ce qui confirme une remarque de l'auteur sur la puissance, quasi surnaturelle, que cet œil d'Abi exercerait sur chacun : « Au premier regard », observe-t-il, « le passant était subjugué […]. Il se sentait intensément protégé, armé, promu, écrasé aussi » (Sansal 2015: 31) par la majesté de cette représentation. Ce portrait d'Abi était « l'identité du pays » (Sansal 2015: 29), dit le narrateur. Cette « image était symbolique », ajoute-t-il peu après, « elle signalait un esprit, une âme, un mystère » (Sansal 2015: 31), celui d'un autoritarisme religieux oriental à venir qui pérenniserait et qui prolongerait au-delà du XXI° siècle le souvenir, en filigrane et sous une forme déguisée, d'une oppression celle-là occidentale, celle des États-Unis sur un grand nombre de pays au tournant du XX° et du XXI° siècles. En Abistan, le pouvoir est censé être exercé par Abi, ce « fidèle Délégué » (Sansal 2015: 17) de Yölah, élevé au rang d'une divinité dont il aurait acquis l'immortalité et la toute-puissance. Cette figure d'Abi reste cependant très difficile à cerner. Son nom, « Abi », renvoie à celui d'Ali ibn Abi Talib [4], l'un des gendres du prophète Mahomet, quatrième calife de l'Islam et le premier Iman (« guide ») des chiites, une des mouvances de l'Islam qui est devenue depuis 1502 la religion d'État de ce qui était l'empire perse à cette époque, l'Iran aujourd'hui. L'Abistan serait une amplification démesurée du système politique et religieux actuel de ce dernier pays. Une autre visée du livre se révèle également. Mais « Abi » n'est qu'un nom pris par un individu lorsqu'il entre en religion. Ce terme signifie « Père aimé des croyants » (Sansal 2015: 121), explique le narrateur qui rappelle par ailleurs « qu'Abi lui-même portait un autre nom, on ne sait lequel » (*ibid.*). Il en aurait changé. Abi possède aussi un surnom, qui est présenté dans le récit comme « affectueux » (Sansal 2015: 32) et qui aurait été aussitôt adopté par le peuple abistanais: « Bigaye » (*ibid.*) en *abilang*. « Bigaye » serait une déformation d'un « mot incompréhensible […], gribouillé dans une langue inconnue […] d'avant la première Grande Guerre sainte » (*ibid.*), à savoir « *Big Eye* » (*ibid.*), « Grand Œil » en anglais. Abi est cet « Œil de Dieu ». Il est celui d'une déité, Yölah, ainsi nommée par un

[3] L'« Œil de la Providence » ou « Œil omniscient » est un symbole interprété généralement comme une représentation de l'œil de Dieu exerçant sa surveillance sur les êtres humains. Il apparaît aussi dans l'iconographie franc-maçonne au centre d'un triangle rayonnant.

[4] Ali ibn Abi Talib.

BDD-A28518 © 2018 Editura Universităţii din Bucureşti
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:53:52 UTC)

raccourci métonymique. La traduction de cette phrase mystérieuse en *abilang*: « Bigaye vous observe » (*ibid.*) reprend aussi le fameux slogan de George Orwell dans *1984* : « Big Brother vous regarde » (Orwell 1989 [1949]: 12)[5]. À l'inverse, commente le récit, toujours au sujet d'Abi, « personne ne l'avait jamais vu » (Sansal 2015: 30). La lumière qui aurait irradié de son regard aurait été trop « aveuglante » (*ibid.*). Abi est un symbole. Il n'existe peut-être même pas. Dans *1984*, en effet, explique George Orwell à propos de la structure du pouvoir dans l'Angsoc et dans la société océanienne, « personne n'a jamais vu Big Brother » (Orwell 1989 [1949]: 295)[6]. Big Brother n'est qu'un visage sur les journaux ou sur des affiches, un nom sur les « télécrans » qui tiennent lieu de télévisions dans l'Angleterre de *1984*. Il n'était guère que « le masque sous lequel le Parti [celui de l'Angsoc] avait choisi de se montrer au monde » (Orwell 1989 [1949]: 295)[7], explique O'Brien, l'un des dirigeants de l'Angsoc, à Winston Smith, après l'arrestation de ce dernier, lors d'un interrogatoire. Il en est de même d'Abi dans *2084*. Il est un visage, un regard, un œil. Il est supposé infaillible et tout-puissant. Il est une entité démiurgique. Il aurait fondé l'Abistan, réécrit l'histoire, inventé l'*abilang*, conçu la religion, rédigé son Livre saint, le *Gkabul*, et institué le « Système » totalitaire dont Ati, le personnage central du récit, découvre l'emprise terrifiante. Abi n'en serait dans *2084*, suggère Boualem Sansal, qu'une figuration allégorique, réduite à un mot, son prénom, et à une image, celle de cet « œil magique » (Sansal 2015: 30) qui voudrait représenter la pure transcendance des pouvoirs qui lui sont prêtés.

En Abistan, en effet, explique le narrateur dès le début du récit dans *2084*, le pouvoir est exercé au nom de Yölah par une toute petite communauté appelée la « Juste Fraternité et composée de quarante dignitaires choisis […] par Abi en personne » (Sansal 2015: 22). C'est une oligarchie extrêmement restreinte. Abi, toutefois, n'en serait guère que le masque, de la même manière que Big Brother aurait été celui du Parti intérieur de l'Angsoc dans *1984* de George Orwell. De multiples références littéraires, historiques et politiques, se superposent dans cette description que propose Boualem Sansal. D'autres intentions satiriques et antinomiques se révèlent. *1984* de George Orwell en reste cependant la référence centrale comme le révèle l'avertissement de *2084*. Vers la fin de la seconde partie de *1984*, Winston Smith, le héros, lit le troisième chapitre d'un gros livre noir, intitulé *Théorie et pratique du collectivisme oligarchique* et attribué à un renégat et à un traître, Emmanuel Goldstein, un « Ennemi du Peuple » (Orwell 1989 [1949]: 24)[8]. Cet Emmanuel Goldstein est un ancien rival de Big Brother et le chef aussi d'une mystérieuse « Fraternité » (Orwell 1989 [1949]: 27)[9]

5 "Big Brother is watching you" (Orwell 2008 [1949]: 3).
6 "Nobody has ever seen Big Brother" (Orwell 2008 [1949]: 216).
7 "The guise in which the Party chooses to exhibit itself to the world" (Orwell 2008 [1949]: 217).
8 "The Enemy of the People" (Orwell 2008 [1949]: 13).
9 "The Brotherhood" (Orwell 2008 [1949]: 15).

BDD-A28518 © 2018 Editura Universităţii din Bucureşti
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:53:52 UTC)

qui cherche à lutter contre l'Angsoc par la subversion et par le terrorisme. L'allusion au conflit entre Léon Trotski[10] et Joseph Staline [11] est claire dans *1984*. Cette rivalité se retrouve dans *2084* entre deux membre de la Juste Fraternité, sa « Seigneurie sérénissime l'Honorable « Bri » (Sansal 2015: 32) et Duc, « Grand commandeur, [le] chef de la Juste Fraternité » (*ibid.*). Cette « Juste Fraternité » aurait été établie par Abi lui-même comme « l'instance suprême de l'État, placée au-dessus de toutes les institutions religieuses et gouvernementales » (Sansal 2015: 122). C'est la position même de ce que représentait le *Politburo*, le bureau politique du Comité Central du Parti communiste dans l'ancienne Union Soviétique, avant 1991. C'est aussi une transposition directe d'une autre institution, plus récente, à la fois politique et religieuse, et uniquement composée de théologiens, l'Assemblée des experts qui a été établie en Iran, en 1979, par la Constitution de la République islamique iranienne. Mais l'emploi de ce mot « Fraternité » brouille très volontairement tous les repères. Il renvoie aussi dans le monde oriental au mouvement des Frères musulmans, créé en Égypte en 1928, et devenu présent au début du XXI° siècle dans la plupart des pays musulmans, au Moyen-Orient, en Afrique et jusqu'en Indonésie. Mais le titre de « Grand Commandeur » de Duc, le chef de la Juste Fraternité dans *2084*, reprend le titre de « commandeur des croyants » porté par le roi du Maroc et revendiqué en 2014 par le fondateur de l'État islamique en Irak et en Syrie, ainsi que par le chef des talibans en Afghanistan et au Pakistan à la même époque. En Abistan, dans *2084*, la « Juste Fraternité » imaginée par Boualem Sansal condense toutes ces références religieuses, politiques et historiques.

En Abistan, dans le récit de Boualem Sansal, le pouvoir est déifié. Il émane directement de la divinité de Yölah. Il est aussi partout représenté par un symbole, celui de ce visage en négatif, avec, en son centre, cet œil unique, taillé comme un diamant, celui d'Abi, un individu qui aurait été très ordinaire et que Dieu aurait élu pour gouverner les Abistanais. Ce portrait renvoie à un être, Abi, qui n'aurait jamais existé et que personne n'aurait jamais vu non plus. À la fin du roman, Ati découvre que les successeurs d'une clique ancienne, « nommée " Les Frères messagers ", des aventuriers » (Sansal 2015: 251), avaient inventé « Abi et Yölah, [écrit] le *Gkabul*, [construit] la Kiiba et la Cité de Dieu, [fondé] la Juste Fraternité » (*ibid.*). Cette oligarchie serait en dernière analyse le véritable dictateur de l'Abistan. Tout cela « reste évidemment une hypothèse de travail » (Sansal 2015: 252), remarque Toz, l'un des amis d'Ati, à ce propos. C'est peut-être une autre institution, celle que le roman appelle « l'Appareil »

[10] Léon Trotsky (1879-1940), de son vrai nom Lev Davidovitch Bronstein, révolutionnaire bolchevique, soviétique, adversaire de Joseph Staline, exilé en 1929 et assassiné en 1940 au Mexique sur l'ordre de Josef Staline.

[11] Joseph Staline (1878-1953), de son vrai nom Iossif Vissarionovitch Djougachvili, révolutionnaire bolchevique, secrétaire général du Comité central du Parti Communiste de l'Union soviétique de 1922 à 1953.

BDD-A28518 © 2018 Editura Universităţii din Bucureşti
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:53:52 UTC)

(Sansal 2015: 17), qui aurait eu « pouvoir sur tout » (Sansal 2015: 29) en cette effrayante utopie à venir.

2. Un appareil totalitaire

En Abistan, en cette théocratie pleine de paradoxes, le véritable dictateur ne possède peut-être aucun visage. Ce serait « l'Appareil », une entité totalitaire, impersonnelle, anonyme, dont Ati, le héros, n'aurait rien su avant de commencer à prendre conscience de son existence. C'est une notion mystérieuse, insaisissable, mais partout présente dans le récit, une entité contraignante, répressive, qui exercerait sur tous les Abistanais une surveillance absolue par l'intermédiaire de sa bureaucratie et, au besoin aussi, à la terreur.

Dès le début du récit, « chacun », commente le narrateur, « […] savait que la vigilance de l'Appareil était infaillible » (Sansal 2015: 27). Sa surveillance est jugée « bienveillante » (Sansal 2015: 41) par les vrais fidèles, par le « parfait croyant » (Sansal 2015: 45) mais inquiète beaucoup plus les « mécréants » (Sansal 2015: 44), ceux qui ont commencé à douter de la religion comme Ati, Nas, Koa ou Toz. Cet « Appareil » totalitaire est « tentaculaire » (Sansal 2015: 49). Il cherche à contrôler « le pays jusque dans ses pensées les plus intimes » (Sansal 2015: 104). Nul ne sait quand il est apparu. « L'Histoire ne dit pas qui a créé l'Appareil, quelle était sa fonction, quelle était sa place […] et qui la dirigeait » (Sansal 2015: 122), observe encore le narrateur. Son but est seulement « d'empêcher la liberté d'apparaître [et] d'enchaîner les hommes » (Sansal 2015: 49). Pour y parvenir, « les chefs de l'Appareil » recourent à un dispositif sécuritaire démesuré, à « des légions de *chaouchs* [12], à des hordes de surveillants, de gardes civils, de soldats, de miliciens, ainsi qu'à des nuées de guichetiers et de poinçonneurs, de juges, d'assesseurs, de commissaires de la foi et, enfin, à des comités de « Santé morale » (Sansal 2015: 82) chargés de s'assurer de la fidélité de chacun. Une anecdote, la traversée de la ville de Quodsabad, la capitale de l'Abistan, par Ati et Koa, rapportée sur la fin du roman, décrit avec humour et ironie ce qu'il en résulte pour la vie quotidienne des Abistanais : « … Des bains de foule harassants […] des contrôles à tous les carrefours, des cérémonies pieuses à la chaine, des jamborées improvisées […], parfois des échauffourées et des arrestations spectaculaires… » (Sansal 2015: 148). C'est par ces détours que l'Appareil luttait contre « la Grande Mécréance » (Sansal 2015: 18) et contre les « *makoufs*, [un] mot nouveau signifiant renégats invisibles et omniprésents » (*ibid.*). Il s'ensuit, ainsi qu'Ati tente de s'en convaincre lors de son séjour dans le sanatorium où il était soigné, que « dans tout le pays, en ses soixante provinces, il ne se passait jamais rien, rien de

[12] « *Chaouch* »: « Huissier, appariteur » en arabe.

BDD-A28518 © 2018 Editura Universităţii din Bucureşti
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:53:52 UTC)

visible, la vie était limpide, l'ordre sublime, la communion achevée au sein de la Juste Fraternité, sous le regard d'Abi et la surveillance bienveillante de l'Appareil. […] Abi avait réussi son œuvre, l'humanité reconnaissante pouvait cesser d'exister » (Sansal 2015: 41). Comme le répète un verset du *Gkabul*, le Livre sacré de l'Abistan, « l'Appareil et le peuple font UN… » (*ibid.*). L'utopie théocratique est réalisée.

Le véritable dictateur est peut-être encore ailleurs en ce surprenant pays de l'Abistan. Le récit le suggère. La satire devient alors corrosive. Pour exercer son pouvoir, l'appareil totalitaire de la Juste Fraternité recourt à une bureaucratie très efficiente « l'Abigouv, le tout-puissant gouvernement des croyants sur terre » (Sansal 2015: 134), un organisme situé à l'intérieur de la Cité de Dieu, à Quodsabad, la capital de l'Abistan. Là, dit l'auteur, « était le centre du monde et de l'univers […], le cœur de la sainteté et du pouvoir » (Sansal 2015: 180). Les principaux organes de cette bureaucratie, « les ministères et les grandes administrations [y] étaient tous rassemblés dans un gigantesque complexe situé dans le centre historique de la ville » (Sansal 2015: 133), décrit comme « un conglomérat hybride tenant de la forteresse militaire antique et de la ville nouvelle dévastée, dont les tours atteignaient les premiers nuages » (Sansal 2015: 136). Cette Cité de Dieu est également « ceinte d'une muraille aussi haute qu'une montagne » (Sansal 2015: 153). En ce lieu, rapporte le récit, « plusieurs dizaines de milliers de fonctionnaires […] travaillaient sept jours sur sept, jour et nuit » (Sansal 2015: 144), à l'intérieur de « bâtiments impressionnants […] avec des couloirs interminables et des galeries qui se perdaient dans la nuit souterraine, des machines indescriptibles, […] des gens en nombre, hyper concentrés et tout raides [… qui] ne parlaient pas, ne regardaient ni à droite ni à gauche, chacun faisant exactement ce qu'il avait à faire […]. C'étaient ces automates qui faisaient tourner l'Abistan » (*ibid.*). Ils ne le savaient pas forcément eux-mêmes. « L'Abistan », continue le narrateur, était une gigantesque usine à mystères dont les servants eux-mêmes ignoraient à quoi elle servait et comment elle fonctionnait » (Sansal 2015: 157). Gog, un « vieillard cacochyme » (Sansal 2015: 153), « un mortel sans envergure et tout proche de la fin » (Sansal 2015: 154), qui avait visité cette cité gouvernementale au temps de sa très lointaine jeunesse, explique à Ati et à Koa que « l'Abistan était une "abstraction" [dont] il s'était montré incapable [de] donner une définition, même approximative » (Sansal 2015: 215). Une image, dans le texte, résume les impressions que suscite la vue de ce « formidable complexe gouvernemental, [à savoir qu'on] imaginait sans peine ce que l'intérieur [de cette institution] pouvait receler de mystères et de tourments et quelle énergie proprement incalculable se déployait dans le cœur de ce réacteur cyclopéen » (Sansal 2015: 136). L'Abigouv est le cœur du gouvernement d'Abi, ses ministères, ses administrations et ses bureaux en sont les instruments implacables.

BDD-A28518 © 2018 Editura Universităţii din Bucureşti
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:53:52 UTC)

En dernier recours, la terreur est l'arme ultime du pouvoir de l'Appareil totalitaire qui domine l'Abistan. Ce serait à la fois la raison première et la finalité ultime de son existence. La violence et la cruauté sont constamment présentes dans le récit. Dès la première phrase du livre, Ati, le principal protagoniste, est décrit par le narrateur comme ayant « perdu le sommeil. L'angoisse le saisissait de plus en plus tôt, à l'extinction des feux et avant même » (Sansal 2015: 15) dans son sanatorium, tant il « pressentait d'indicibles terreurs » (Sansal 2015: 37) à venir. La suite de ses aventures n'est qu'une longue confirmation de cette inquiétude et de ces affres, jusqu'au moment de sa disparition aux frontières de l'Abistan, quelque part dans les montagnes du Sîn, comme le rapporte l'épilogue du livre. Dans l'intervalle, Ati et ses amis, Koa, Nas, Toz, ne cessent de vivre dans la crainte et dans le tremblement. Ils craignent de subir le châtiment réservé aux mécréants et aux « regs », les renégats, et à tous ceux qui ont commencé à « mécroire » en l'existence d'Abi et en la « sainte religion de l'Abistan » (Sansal 2015: 42-43). Ils redoutent de finir « au stade » (Sansal 2015: 38), exécutés sous les acclamations de la foule à l'occasion d'une grande cérémonie, un « spectacle de choix » (Sansal 2015: 107) pour les Abistanais. À Quodsabad, comme dans les soixante autres provinces de l'Abistan, l'« atmosphère [est] chargée de menaces » (Sansal 2015: 172) et « la terreur omniprésente » (Sansal 2015: 46). Ces « exécutions de masses » (Sansal 2015: 70) sont une nécessité et possèdent une fonction qui est révélée au cours du récit. Si « la dictature […] frappe au hasard, c'est [parce que] là […] est sa force, qui maximise la terreur qu'elle inspire et le respect qu'elle recueille » (Sansal 2015: 196). L'Abistan a besoin d'un « Ennemi absolu » (Sansal 2015: 105) pour renforcer sans cesse le pouvoir de son Appareil. L'idée est introduite néanmoins avec précaution : « Dans certains milieux », rapporte le narrateur, « on ne s'empêchait pas de penser […] qu'un régime absolutiste ne pouvait exister et se maintenir [qu'à la condition] de prendre les devants et de créer lui-même [une] opposition » (Sansal 2015: 104-105) afin de s'affermir. L'auteur en tire une conclusion acide : « Être son propre ennemi, c'est la garantie de gagner à tous les coups » (Sansal 2015: 105). L'existence d'un ghetto, d'un quartier réservé et d'un monde interdit à Quodsabad, où se trouvent confinés les Renégats qui sont traqués partout ailleurs, ne sert qu'à consolider le pouvoir de l'Appareil. « L'Abistan avait besoin de ses Regs pour vivre », analyse le narrateur, « comme il avait besoin de les tuer pour exister » (Sansal 2015: 109). La dictature intégrerait sa propre contestation.

Une réflexion résume d'une manière lapidaire dont l'Appareil tentaculaire, anonyme, qui domine l'Abistan dans *2084* pouvait agir contre les gens dont il se méfiait. Au début du livre III du roman, l'annonce de la découverte d'un village mystérieux, abandonné, antérieur à la fondation de l'Abistan, a eu lieu. Ati et Koa, ces deux amis, se demandent alors où ses habitants, les villageois, avaient pu fuir. Ils s'interrogent : « … Quelle chance avaient-ils de tromper ce monde

BDD-A28518 © 2018 Editura Universităţii din Bucureşti
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:53:52 UTC)

rébarbatif et soupçonneux, comment échapper à l'administration, aux Civiques, aux V[13], aux espions […], aux AntiRegs, aux patrouilles de l'armée, aux Croyants justiciers bénévoles, aux Miliciens volontaires, aux juges de l'Inspection morale, aux *mockbis*[14] et à leur répétiteurs, aux dénonciateurs… » (Sansal 2015: 129). C'est par l'intermédiaire de ces agents multiples que cet Appareil impersonnel exerce un contrôle total sur chacun, aidé par une bureaucratie rigide, contraignante, oppressive aussi, complété en dernier recours, en cas de nécessité, par un usage méthodique de la cruauté et de la terreur. L'exaspération du pouvoir par cet Appareil n'aurait pas d'autre but que d'en préserver l'existence et la pérennité.

3. Un mensonge originel

À la fin du livre IV de *2084*, au terme de sa quête et après avoir rencontré Toz à l'intérieur de la Cité de Dieu, Ati prend définitivement conscience « que l'Abistan vit sur le mensonge [et que] rien n'a échappé à ses falsifications » (Sansal 2015: 257). Nas, auparavant, « comme lui, avait fait la perturbante découverte que la religion peut se bâtir sur le contraire de la vérité » (Sansal 2015: 74). L'euphémisme est très atténué. De fait, tout comme Nas d'ailleurs, Ati s'est très tôt convaincu que la religion, en Abistan, reposait sur un « mensonge originel » (Sansal 2015: 74) sur l'analyse duquel il revient avec Toz à la fin du roman lors de leur ultime entrevue. Qu'en est-il de cette imposture radicale ? Quel en est le but exact ? Par quels biais la doctrine est-elle instillée ?

Lors de leur tout dernier entretien, à la fin de *2084*, Ati et Toz se convainquent que « l'Abistan vit sur le mensonge [et que] rien n'[avait] échappé à ses falsifications » (Sansal 2015: 257). La tromperie est délibérée. Elle est aussi multiforme, qu'il s'agisse de la légende d'Abi, de l'Histoire du pays et de l'institution de sa religion avec la création de sa langue sacrée et la rédaction de son saint Livre. L'histoire d'Abi est déjà une parfaite affabulation. Son existence aurait été inventée par les successeurs des « Frères messagers » (Sansal 2015: 251), une confrérie religieuse qui se serait emparée du pouvoir lors des Grandes Guerres saintes du passé. La vie, les actes, le rôle prétendu d'Abi dans la fondation de l'Abistan relèvent d'une pure fiction fabriquée de

[13] Les « V » désignent dans *2084* une catégorie d'« êtres mystérieux, jadis appelés *djinns*, qui maîtrisaient la télépathie, l'invisibilité et l'ubiquité » (Sansal 2015: 68). Les *djinns*, parfois transcrit *dgin*s ou *jinns*, sont dans le Coran et dans les légendes arabes des créatures surnaturelles, en générale invisibles, capables de prendre différentes formes et d'exercer une influence spirituelle et mentale sur les êtres humains.

[14] « *Mockbis* » ou « Moskvi » : littéralement « de Moscou » en russe (translittéré en caractères latins), nom donné par Boualem Sansal aux prédicateurs attachés aux « *mockba* » (Voir la note 17).

BDD-A28518 © 2018 Editura Universităţii din Bucureşti
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:53:52 UTC)

toutes pièces. Son portrait, placardé sur tous les murs, ne représente qu'un simulacre dépourvu de la moindre réalité puisqu'il n'a jamais existé. L'imposture est aussi historique. « L'Histoire a été écrite et scellée de la main d'Abi » (Sansal 2015: 23), affirme le récit à plusieurs reprises mais ce seraient ces aventuriers, ces « chefs d'alors » (Sansal 2015: 260), qui auraient eu l'idée « de créer une nouvelle religion » (Sansal 2015: 251) complètement factice. Ce qui aurait été vrai, par contre, c'est la volonté de « tout renommer, tout réécrire [afin de faire en sorte que] l'Histoire passée [fût] désormais caduque, effacée comme n'ayant jamais existé » (Sansal 2015: 22). Toz en tire une conclusion amère en présence d'Ati: « Notre pays est ainsi, il est né avec l'idée absurde que tout ce qui existait avant l'avènement du *Gkabul* était faux, pernicieux […] et devait être détruit, effacé, oublié » (Sansal 2015: 241). Le musée, créé clandestinement par Toz à l'intérieur de la Cité interdite de Quodsabad, au péril de sa vie, est un « voyage dans le temps » (Sansal 2015: 240) et une tentative pour retrouver cette mémoire disparue. Dans cette perspective, comme s'en persuadent aussi Ati et Toz, l'institution de la religion de l'Abistan est une dernière imposture. Sa création est attribuée à Abi encore. « Dieu », raconte le récit, lui aurait révélé son nom : Yölah [et enseigné] la langue sacrée » (Sansal 2015: 121), l'*abilang*, « née avec le saint Livre d'Abi » (Sansal 2015: 94), le *Gkabul* dans lequel Abi aurait « consigné ses divins enseignements » (Sansal 2015: 43). Ce ne serait qu'une très belle légende. Tout serait frelaté. Les « fondements symboliques mêmes de l'Abistan » (Sansal 2015: 126), comme en est convaincu Nas, reposeraient sur une parfaite mystification.

Le but poursuivi, Ati en prend conscience, était de « subjuguer » (Sansal 2015: 121) les hommes et de les asservir par le langage, par « une langue puissante, durablement hypnotique » (Sansal 2015: 121-122), l'*abilang*, ainsi baptisée par Abi. Le roman précise le statut, la puissance, l'origine et l'efficacité de cette variante nouvelle de langage totalitaire. C'est une langue religieuse, sacrée, conçue pour diffuser les enseignements qui auraient été dictés à Abi par Yölah. Son statut langagier est particulier. Ce « n'était pas une langue de communication comme les autres puisque […] la religion […] vidait [les mots] de leur sens intrinsèque et les chargeait d'un message infiniment bouleversant, la parole de Yölah » (Sansal 2015: 94), conviennent Ati et son ami Koa. C'est une « langue nationale exclusive omnipotente » (*ibid.*), née avec le « saint Livre d'Abi » (*ibid.*), le *Gkabul*; c'est une « langue officielle universelle » (Sansal 2015: 122), forgée à dessein afin de « rassembler les hommes dispersés par le monde et [de] les amener […] dans la voie du *Gkabul* » (Sansal 2015: 231), celle de « l'Acceptation et de la Soumission » (Sansal 2015: 48), comme il est écrit dans le *Livre* d'Abi, titre premier, chapitre 2, verset 12, ainsi que le rappelle le narrateur au cours du premier livre de *2084*. Sa « puissance [est] phénoménale » (Sansal 2015: 260), à l'instar de celle de

BDD-A28518 © 2018 Editura Universităţii din Bucureşti
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:53:52 UTC)

« la novlangue de l'Angsoc[15] une langue inventée en laboratoire qui avait le pouvoir d'annihiler chez le locuteur la volonté et la curiosité » (Sansal 2015: 260) et que les dirigeants de l'Abistan avaient découverte lorsqu'ils avaient occupé le pays de l'Angsoc (l'ancienne Grande-Bretagne), explique Toz à Ati. Ce faisant, Boualem Sansal reconnaît sa dette à l'égard de George Orwell et de *1984*. Les chefs de l'Abistan, ajoute-t-il auraient repris les grands principes de la philosophie politique de l'Angsoc[16], en les complétant par trois autres : « La mort c'est la vie » ; « La logique c'est l'absurde » et, surtout, « Le mensonge c'est la vérité » (*ibid.*). La fonction de l'*abilang* s'en déduit. Cette langue artificielle, « militaire, conçue pour inculquer la rigidité, la concision, l'obéissance et l'amour de la mort » (Sansal 2015: 204) doit convaincre les croyants que « la vraie foi est dans l'abandon et la soumission » (Sansal 2015: 81) et de faire en sorte que « l'humain qui était en lui disparaisse et que le croyant né de sa ruine se fonde corps et âme dans la nouvelle communauté » (Sansal 2015: 95) et qu'il lui faille « croire à Yölah pour exister » (*ibid.*). Le recours à l'*abilang* est imposé par la loi en Abistan afin de forcer « au devoir et à la stricte obéissance » (Sansal 2015 : 260). C'est de cette manière, par le biais du Livre, le *Gkabul*, et de la langue, l'*abilang*, que la religion serait devenue « la gardienne acharnée du mensonge originel » (Sansal 2015: 74) au pays d'Abi.

L'endoctrinement est insidieux. La parole de Yölah est enseignée par l'intermédiaire de la lecture du *Gkabul*, lui-même écrit en *abilang*. Il consiste à « proclamer qu'il n'y a de dieu que Yölah, et qu'Abi est son Délégué » (Sansal 2015: 52). Une tautologie résume « son message […] lumineux [qui] tenait en un slogan: "Dieu est dans tout et tout est en Dieu" » (Sansal 2015: 121), ce qui était « une belle façon de dire qu'il n'y avait de dieu que Dieu » (*ibid.*), ajoute aussitôt l'auteur. Le commentaire est sarcastique. D'autres maximes condensent cet enseignement: « "la soumission est foi et la foi vérité", "l'Appareil et le peuple font UN, comme Yölah et Abi font UN", "À Yölah nous appartenons, à Abi nous obéissons" » (Sansal 2015 : 41). Ces exemples ne sont que quelques-unes des « quatre-vingt-dix-neuf sentences-clés qu'on apprenait dès le plus jeune âge et que l'on égrenait tout le restant de sa vie » (*ibid.*), poursuit le texte. Le ressassement, le rabâchage, la répétition inlassable, font partie de cette pédagogie: « Dites et répétez que ma vérité est unique et juste, et ainsi vous l'aurez constamment à l'esprit » (Sansal 2015: 46), est-il enjoint aux croyants dont la vie est dès lors, « du lever au coucher du soleil […] une suite ininterrompue de gestes et de paroles à répéter » (Sansal 2015: 46). Dès lors aussi, tout un ensemble touffu de restrictions et d'interdictions, « la propagande,

[15] L'« Angsoc » ou Socialisme anglais (« Ingsoc » pour English Socialism ») est le nom de la philosophie politique de l'Océania, l'État totalitaire qui domine la Grande-Bretagne dans *1984* de George Orwell.

[16] « "La guerre c'est la paix", "La Liberté c'est l'esclavage", "L'ignorance c'est la force" » (Sansal 2015: 260).

BDD-A28518 © 2018 Editura Universităţii din Bucureşti
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:53:52 UTC)

les prêches, les obligations cultuelles » (Sansal 2015: 26), les prières collectives et « les psalmodies diffusées entre les neuf prières quotidiennes » (Sansal 2015: 42) par les haut-parleurs des *mockbas*[17], l'équivalent des mosquées, faisait « de chacun […] un croyant heureux de sa cécité » (Sansal 2015: 51), et installé dans « une bienheureuse hébétude » (Sansal 2015: 42) et, surtout, « confit dans la soumission » (Sansal 2015: 51). La « vraie foi est dans l'abandon et la soumission » (Sansal 2015: 81), les deux vertus théologales de cette religion. L'entrelacs des routines et des sacrements entretient de cette manière « l'esprit absolutiste du *Gkabul* » (Sansal 2015: 130) dont la signification est précisément, en *abilang*: « Acceptation » (Sansal 2015: 42) ou encore « Soumission » (Sansal 2015: 51). Ces réflexions, dispersées d'une façon très délibérée dans le texte, jalonnent les étapes de la lente prise de conscience par Ati du fait « que c'était l'hypocrisie qui faisait le parfait croyant » (Sansal 2015: 46) et que « la vraie religion ne [pouvait] être rien d'autre que la bigoterie […], érigée en monopole et maintenue par la terreur » (*ibid.*). La doctrine diffusée n'aurait pas d'autre but, comme s'en convainquent Ati, Koa et Toz à la fin du récit.

Il n'y aurait eu « rien de miraculeux » (Sansal 2015: 251) ni de mystérieux dans les origines de l'Abistan, découvre ainsi Ati à la fin de *2084* lorsqu'il explore le musée de Toz et qu'il remonte dans le temps, avant l'année 2084. Il découvre même avec stupéfaction qu'une année 2083 avait existé. Il mesure aussi l'ampleur des richesses de l'histoire du XX° siècle, avec son foisonnement de langues, de pays, de cultures et de contradictions. La doctrine du *Gkabul*, instillée par l'intermédiaire de l'*abilang* et renforcée par toutes sortes de pratiques de propagande, aurait été inventée de propos délibéré sur les décombres d'une religion antérieure, « dégénérée » (Sansal 2015: 206), pour mieux asservir les peuples. C'est ce simulacre de religion, inventé de surcroît par un écrivain, que le roman de Boualem Sansal décrit. C'est ce mensonge premier, cette imposture radicale, que toute l'organisation sociale de l'Abistan, ce qu'Ati appelle le « Système » (Sansal 2015: 45) dans ses réflexions, voudrait préserver en empêchant les croyants d'en « mécroire » (*ibid.*), d'en jamais douter.

4. Conclusion

L'avenir est-il déjà là ? Une grande inquiétude inspire les descriptions prophétiques de l'Abistan que Boualem Sansal propose dans *2084. La fin du monde*, ce roman paru en 2015. Cet auteur prétend repousser dans un avenir

[17] Le mot *mockba*, forgé par Boualem Sansal, peut aussi se lire « moskva » (translittéré en caractères latins), c'est-à-dire « Moscou » en russe. Ce calembour est construit sur la proximité avec le mot « mosquée » en français. Le jeu de mots, très subtil, procède à un amalgame qui renvoie simultanément à l'Islam et à l'influence du socialisme soviétique dans le monde musulman entre 1945 et 1991.

BDD-A28518 © 2018 Editura Universităţii din Bucureşti
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:53:52 UTC)

lointain, indéterminé, au-delà de 2084, l'avènement de cette anti-utopie théocratique. Il avertit d'ailleurs son lecteur que, dans ce récit, « tout est parfaitement faux » (Sansal 2015: 11) et n'aurait « réellement aucune raison d'exister dans le futur » (*ibid.*). Pourtant, tout ce qu'il décrit s'est déjà produit ou a déjà été constaté dans l'histoire récente de maints pays. Cette crainte et cette appréhension sont prêtées par le narrateur au personnage principal de cette histoire, Ati, quand celui-ci comprend que « l'ancien monde avait cessé d'exister et que le nouveau, l'Abistan, ouvrait son règne éternel sur la planète » (Sansal 2015: 250). Ati se demande alors : « Que faire lorsque regardant le passé, on voit le danger foncer sur ceux qui vous ont précédés dans l'Histoire ? Comment les avertir ? Comment déjà dire à ses propres contemporains que, lancés comme ils sont lancés, les malheurs d'hier les atteindront bientôt » (Sansal 2015: 250-251). La dictature de l'Abistan est une théocratie qui exaspère le culte du pouvoir, qui le déifie, qui le divinise et qui l'impose à chacun par l'intermédiaire d'un « Appareil » totalitaire répressif, extrêmement vigilant et contraignant, tout en l'érigeant en une religion de « l'Acceptation et [de] la Soumission » (Sansal 2015: 48), délibérément conçue dans ce dessein précis par les fondateurs de ce pays d'Abi, ceci pour en convaincre ce peuple à jamais. Les précédents sont nombreux. Boualem Sansal a connu la guerre civile qui a déchiré l'Algérie pendant la « décennie noire » des années 1991-2002. Il a été un témoin plus lointain des événements et des crises intérieures, des luttes armées et des ingérences étrangères qui se sont produits au Moyen-Orient entre 2001 et 2015. On en retrouve un écho dans *2084* quand Ati évoque les « guerres récurrentes, spontanées et mystérieuses » (Sansal 2015: 18) quand un « ennemi intérieur avait remplacé l'ennemi extérieur, ou l'inverse » (*ibid.*). Boualem Sansal a d'ailleurs consacré un essai, en 2013, sur l'islamisation et sur la soif du pouvoir dans le monde arabe, intitulé *Gouverner au nom d'Allah*[18]. L'Islam est la référence centrale de son roman. C'est toutefois une religion trahie et dénaturée par l'apparition de toute une série de déviations extrémistes et subversives qu'il évoque dans son ouvrage. Le pays imaginaire d'Abi concentre et condense des traits qui existent déjà et qui sont empruntés aux Émirats du Golfe Persique, aux monarchies du Maroc et d'Arabie saoudite, à la République islamique d'Iran, à l'État islamique en Irak et au Levant et à l'association panislamique des Frères musulmans. Mais les intentions de l'auteur sont peut-être encore plus larges. Une phrase prêtée à Toz à la fin du roman les révèle : « … Beaucoup d'entre nous […] ne voyaient pas comment on pourrait s'organiser sans qu'il y ait eu unité préalable autour d'un chef, une religion et une armée » (Sansal 2015: 253). Les derniers mots : « un chef, une religion et une armée » qui résument la philosophie politique des responsables de l'Abistan

[18] Voir Sansal, Boualem, *Gouverner au nom d'Allah. Islamisation et soif de pouvoir dans le monde arabe*, Paris, Gallimard, 2013.

BDD-A28518 © 2018 Editura Universităţii din Bucureşti
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:53:52 UTC)

sont un décalque inversé du slogan qui résumait l'idéologie d'Adolf Hitler : « Ein Volk, ein Reich, ein Führer ! » (« Un peuple, un empire, un chef ! »), telle qu'elle fut popularisée en Allemagne en 1938. La cible secrète de l'écrivain, ce serait une forme nouvelle de fascisme oriental religieux. Il s'y superpose aussi, dès l'avertissement qui précède le roman, des allusions très explicites à George Orwell et à son « livre blanc *1984* » (Sansal 2015: 11), dont les philosophies politiques de l'Angsoc en Océania, du Néo-Bolchevisme en Eurasia et du Culte de la mort en Estasia auraient été autant de préfigurations du système politique et théocratique à venir de l'Abistan. L'exaspération du pouvoir dans *2084. La fin du monde* en prolonge et en actualise les intuitions d'une manière terrifiante.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Œuvre primaire

Sansal, Boualem, *2084. La fin du monde*, Paris, Gallimard, 2015.

Autres œuvres

Orwell, George, *1984* [*Nineteen Eighty-Four*, traduit par Amélie Audiberti], Paris, Gallimard, réédition 1989.

Orwell, George, *1984* [*Nineteen Eighty-Four*, Londres, Secker and Warburg, 1949], London, Penguin Books, réédition 2008.

Sansal, Boualem, *Gouverner au nom d'Allah. Islamisation et soif de pouvoir dans le monde arabe*, Paris, Gallimard, 2013.

BDD-A28518 © 2018 Editura Universităţii din Bucureşti
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:53:52 UTC)